Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1985)

Heft: 4

Artikel: La renaissance médiévale en Suisse Romande : essai de géographie artistique

Autor: Huguenin, Claire / Hussy, Charles / Racine, Jean-Bernard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870588

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA RENAISSANCE MÉDIÉVALE EN SUISSE ROMANDE

Essai de géographie artistique

Située à la jonction des intérêts de la «nouvelle géographie» quantitative et théorique et des préoccupations de la géographie artistique, cette étude s'appuie sur le recensement des opérations de style néo-médiéval en Suisse romande, entre 1813 et 1914. Elle s'efforce de dégager, à l'aide d'un certain nombre d'outils statistiques et cartographiques, la structure de l'implantation et les formes de diffusion spatio-temporelle du renouveau médiéval, et de vérifier un certain nombre d'hypothèses de travail. Mais elle sert surtout à illustrer quelques-unes des possibilités et, déjà, les limites de cette rencontre interdisciplinaire.

Dès sa leçon inaugurale à l'Université de Lausanne, Enrico Castelnuovo soulignait l'intérêt d'une contribution de l'analyse géographique à l'histoire de l'art. Encore fallait-il que cette contribution ne se réduise pas à cette géographie artistique «à l'ancienne mode», telle qu'elle fut longtemps conçue en termes de simple enregistrement des localisations, voire de recherche des prédéterminations d'un milieu physique particulier sur l'expression artistique[1]. Il savait que certains géographes allaient au-delà de ces préoccupations ancestrales et s'intéressaient à d'autres questions, mobilisaient d'autres méthodes, les unes et les autres s'inscrivant dans un référentiel théorique radicalement nouveau. De son côté la recherche en histoire de l'art n'était pas restée étrangère à toute problématique spatiale, se dégageant progressivement des vues restreintes et statiques de la géographie artistique traditionnelle. La rencontre la plus significative apparaissait au niveau de la définition puis de l'enrichissement de la problématique centre-périphérie, aujourd'hui inscrite dans les perspectives plus larges, conflictuelles, des rapports de domination, sociaux politiques, économiques et religieux[2].

Justement dédié aux problèmes méthodologiques de la géographie artistique, le colloque de Lugano[3] devait consacrer cette rencontre et constituer entre quelques géographes et historiens de l'art romands[4] le point de départ d'une collaboration qui trouve ici un nouveau développement.

La réflexion commune s'est appuyée sur l'étude d'un même corpus, progressivement enrichi de données nouvelles: les opérations néo-médiévales en Suisse romande, de 1813 à 1914. Mais tandis que la première contribution, purement «géographique», voulait d'abord informer les historiens de l'art des mutations apparemment les plus pertinentes pour eux, de l'univers théorique et méthodologique de la «nouvelle géographie», l'étude qui suit se propose d'explorer plus avant le champ d'une pratique interdisciplinaire encore en friche, et de tester quelques hypothèses susceptibles d'enrichir notre connaissance du renouveau médiéval en Suisse romande.

DU CORPUS AUX HYPOTHÈSES DE TRAVAIL

La constitution du corpus s'inscrit dans une recherche plus générale sur les attitudes du XIXe siècle à l'égard du moyen-âge en Suisse romande, visant à dégager et à replacer dans leur contexte culturel, les diverses manifestations littéraires, picturales, architecturales, plastiques, d'un «goût» et d'un intérêt pour le néo-médiéval reconnus à l'échelle européenne[5]. Le dépouillement d'inventaires architecturaux contemporains et la récolte d'informations inédites[6] ont permis de réunir un corpus de 328 cas de construction, d'adjonction ou de transformations, caractérisés par leur autonomie architecturale et/ou fonctionnelle, tous localisés et datés.

Cette population statistique appartient au périmètre francophone helvétique, défini comme communauté linguistique et comme terrain potentiel d'échanges artistiques, au-delà des particularismes régionaux (politiques, confessionnels, historiques ou culturels) et du découpage conventionnel des cantons (intégration des districts francophones du canton de Berne, exclusion des districts germanophones des cantons de Fribourg et du Valais). Les limites chronologiques sont comprises entre 1813, date de construction du premier édifice néo-médiéval, et l'année 1914, point de repère historique qui, sans mettre un terme définitif à la production néo-médiévale, est marquée par un ralentissement de la

construction et peut être conçu comme un moment charnière dans l'évolution de la pratique architecturale, en rupture toujours plus affirmée avec un historicisme usé et étiré.

Les renseignements propres à chacune des productions recensées ont été regroupés et codifiés sous des rubriques générales permettant d'en décrire, comme autant de variables, les différents attributs. On a ainsi distingué, en plus des critères de datation et de localisation, trois types d'intervention (construction, adjonction, transformation), quatre variétés de style (néo-gothique, néo-roman, néo-byzantin, éclectique)[7], six possibilités de regroupements typologiques, au sens large des édifices (église, immeuble, villa, annexe, mobilier urbain, divers)[8]. Fut relevée aussi la fonction de l'édifice, selon sa principale affectation au XIXe siècle, répartie en deux grandes catégories, religieux ou laïc, puis subdivisée en classes plus fines[9].

Diverses données définissent encore l'appartenance religieuse (catholique, protestante, anglicane, «secte», judaïque, «autre»), la position dans la hiérarchie ecclésiastique et le type d'utilisation, publique ou privée. Restaient enfin le relevé — chaque fois que ce fut possible — des circonstances de la production: désignation du constructeur, de son origine et de sa formation, l'origine aussi, et le statut, du ou des promoteurs.

Conformément aux principes évoqués par cette «nouvelle géographie» artistique, l'ambition initiale visait à relier la structure de l'implantation et les formes de diffusion spatio-temporelle de la production néo-médiévale à un ensemble de médiations spatiales et de conditionnements sociaux jouant à différentes échelles. Les résultats les plus généraux des nombreuses études géographiques ayant porté sur la diffusion de l'innovation offraient à cet égard un certain nombre de cadres interprétatifs. Qu'il s'agisse de la diffusion d'une maladie, d'une population, d'une innovation technique, culturelle ou politique, les géographes ont montré en effet qu'en dépit de la grande variété des phénomènes étudiés, les configurations qu'ils créent tendent à évoluer selon un schéma dominé par le rôle des effets de voisinage d'une part, et, d'autre part, d'une opposition centre-périphérie médiatisée par la distance entre lieux d'importance différente.

Plus précisément, la théorie de la diffusion géographique[10] a pu dégager le rôle spécifique de quatre grandes composantes:

i) rôle des centres d'innovation et de diffusion émettant les vagues successives d'innovation,

ii) rôle des canaux de propagation par lesquels les centres principaux diffusent l'innovation aux centres de rang inférieur au sein de leur zone d'influence,

iii) rôle des effets de frontières (physique, politique, culturelle) plus ou moins perméables,

iv) rôle des facteurs de réceptivité enfin, qui définissent l'aptitude ou la volonté différentielle des groupes ou des cultures à adopter l'innovation et donc à accélérer ou à retarder le processus de diffusion.

Plus tard, ces différents ingrédients de la théorie de la diffusion géographique furent relativisés par leur inscription dans le cadre plus large d'une théorie de l'inégalité socio-spatiale, la notion d'inégalité étant prolongée par celles d'échelle, d'articulation, de mobilité, de conscience, de conflits enfin, qui multiplient les types de combinaisons et les réponses possibles. Ce qui est centre à une échelle, peut très bien se comporter en périphérie à une autre et l'introduction de la variable temporelle montre que s'il y a toujours, d'une manière ou d'une autre, un centre et une périphérie, les rôles ne sont pas distribués une fois pour toutes. Et ce d'autant plus que si diffusion il y a, il est évident qu'elle est biaisée par d'autres facteurs ou d'autres processus que ceux qui relèvent de la seule organisation de l'espace: l'accès social aux moyens et aux résultats de la production, voire, tout simplement, à l'information, en d'autres termes, la position dans une structure de classe.

Ne s'entendent et ne se perçoivent peut-être, à travers leur diffusion, que les phénomènes socialement significatifs pour tels ou tels types de récepteurs. Si bien que ce n'est qu'inscrite dans la totalité sociale et culturelle que la théorie de la diffusion, voire même l'ensemble de la problématique centre-périphérie, prennent leur sens. N'est-ce pas ce qu'ont montré Enrico Castelnuovo et Carlo Ginzburg[11] dans leur travail sur la dialectique centre-périphérie en matière d'histoire de l'art?

C'est ainsi que les notions de centre et de périphérie méritent d'être précisées. Lieux d'activités «artistiques», mais aussi politiques, économiques et religieuses, les centres sont le théâtre de conflits multiples, notamment ceux qui naissent de la concurrence, particulièrement stimulante pour la production artistique, entre les artistes et/ou entre les commanditaires. De son côté la périphérie peut proposer des solutions alternatives qui connaissent un développement autonome. A son échelle, la périphérie est

parfois peuplée de personnalités plus «centrales» que celles vivant dans les plus grandes villes, centrales par leur niveau ou leur «poids» culturel et économique, leurs habitudes sociales, leur ouverture sur l'extérieur, l'étranger en particulier. A tel point que lorsque la périphérie devient à son tour foyer d'innovation, le «modèle» peut complètement s'inverser.

Dans l'impossibilité de réunir toute l'information nécessaire à l'évaluation des différents niveaux de conditionnements sociaux susceptibles d'expliquer le développement et la répartition du renouveau médiéval, nous avons réduit notre ambition à l'examen des seules hypothèses testables à partir des données documentées. Il s'agissait dès lors de croiser les divers ordres de variables définissant notre corpus et d'examiner les configurations chrono-spatiales dans lesquelles ils s'inscrivent. A cette fin cependant, on pouvait chercher à utiliser une autre précision, suggérée par l'importance donnée, dans la théorie de la diffusion, aux faits de position par rapport aux noyaux initiaux où peut-être l'innovation a émergé, d'où peut-être on a cherché à l'imiter, et ce d'autant plus qu'on en était proche. Ce qui nous a conduit a distinguer encore plusieurs zones d'influence potentielle et donc diverses positions au sein de la région d'implantation: le «centre historique» lui-même, une première couronne d'expansion post-médiévale, dite «péri-centrale», la «périphérie urbaine», englobant les banlieues à vocation résidentielle de la fin du XIXe siècle (et, dans le cas de Genève, les communes suburbaines rattachées administrativement à la ville), la périphérie rurale enfin, distinguant les villages des campagnes et hameaux.

Ainsi conçu ce réseau de données nous paraissait susceptible de livrer à l'analyste les clés des principales articulations de l'implantation et de la diffusion du phénomène néo-médiéval en Suisse romande. Mais pour découvrir les modalités les plus probables de cette répartition spatiale, pour dégager aussi les principaux domaines explicatifs à mobiliser, il convenait de se munir d'un certain nombre d'outils, cartographiques et statistiques.

LES OUTILS ANALYTIQUES

Les premiers outils à utiliser en regard de notre objectif, d'abord descriptif, relèvent soit de techniques d'analyses cartographiques simples (figure n° 1 par exemple) soit d'une pré-analyse statistique dont la carte n'est que l'expression seconde (cf. figure n° 2). Ainsi toutes celles qui illustrent la diffusion dans le

temps et dans l'espace des opérations néo-médiévales en Suisse romande. Comment saisir cette diffusion? En définissant le concept de manière opératoire. Suivant en cela le premier essai, publié dans les actes du colloque de Lugano, nous définirons la diffusion comme la répartition homogène d'un phénomène dans l'espace et dans le temps ou encore selon un autre référentiel (la population), ce qui revient à comparer la structure d'une répartition à une autre structure. L'homogénéité évoque la ressemblance, tout comme son contraire, l'hétérogénéité, suggère la dissemblance. L'indice de Tricot, Raffestin et Bachmann[12] mesure la concentration, autrement dit l'hétérogénéité ou dissemblance. Sa valeur est comprise entre 0 et 1: égale à zéro si les éléments dont on étudie la distribution spatiale ou temporelle sont également répartis à travers tout l'espace considéré (ou toute la période considérée), égale à 1, s'ils sont tous concentrés en un seul et même point de l'espace et du temps. Si par exemple nous divisons notre période en tranches quinquennales, une valeur d'indice égale à 1 indiquera que toutes les opérations ont eu lieu dans une seule de ces périodes, 0 signifiant que ces opérations se distribuent régulièrement sur chacune des périodes considérées.

Le problème est de choisir des «mailles» spatiales et temporelles significatives.

Nous avons convenu de nous fonder au départ sur des zones de la taille des districts, pour y enfermer les numéros postaux associés à chacune des opérations relevées, mais en laissant en blanc les espaces cantonaux n'ayant connu aucune opération. Plutôt que de nous appuyer sur l'étendue des superficies dès lors impossibles à mesurer du fait de l'élimination des zones vierges, nous nous sommes fondés sur une moyenne de population calculée sur deux dates disponibles (1837 et 1914) à partir des données des communes de références en retenant de la sorte, en lieu et place des surfaces, pour chacune des 14 mailles retenues, un rapport à la masse d'utilisateurs potentiels. C'est ainsi que nos différentes figures et cartes exprimeront, dans chacune des «régions», concentration et densité pour 10 000 habitants. Par densité, il faut entendre un rapport numérique entre les opérations et la population de référence (O/P) et par concentration, le degré d'homogénéité de cette même densité moyenne, donc une mesure corrective et complémentaire de celle de la densité. Un indice à valeur faible (proche de zéro, révélateur d'une forte diffusion) indiquera que cette renaissance se calque en quelque sorte sur la structure de la population. Un indice fort (voisin de 1.00), témoi-

gnant d'une forte concentration, signifiera au contraire une forte discordance, à savoir soit de grands «trous» de néo-médiéval sur la répartition des densités humaines soit encore un entassement du phénomène sur un petit nombre d'habitants.

L'utilisation de différents procédés relevant de la sémiologie graphique (cf. aussi les figures n°s 3 et 4, élaborées à l'ordinateur pour mieux visualiser le phénomène en exprimant ses variations spatiales par un relief différencié) est d'autant plus féconde qu'elle se prolonge par l'étude du croisement des différentes variables. Tableaux et graphiques à double entrée permettent d'ordonner et de synthétiser l'information, mais pas de se prononcer sans ambiguïté sur la force et le sens des liaisons qui unissent les éléments représentés (cf. tableau n° 1 et graphique n° 1). Prenons un exemple: le rapport entre la dimension temporelle et l'un des aspects de la dimension spatiale, la position des opérations au sein de la région d'implantation. Ce qui nous importe vraiment, au-delà de la simple expression des données est de répondre à une question de type suivant: dans quelle mesure existe-t-il une relation de dépendance entre la situation d'un monument néo-médiéval et la période de sa construction? Autrement dit, connaissant la période de construction, peut-on, dans certaines limites de fiabilité, prévoir sa localisation?

La technique consiste à comparer les répartitions empiriquement observées au «modèle» théorique d'une répartition purement aléatoire des deux séries d'attributs (ici périodisation et position). Un premier test, dit du Khi-carré, permet de se prononcer sur l'existence d'une relation de dépendance entre les deux séries d'attributs. Ce test mesure en fait l'écart entre les fréquences observées (celles qui sont entrées dans les cases du tableau) et celles qui résulteraient d'une équi-répartition dans le temps et dans les positions par exemple, où l'on ne distinguerait aucune fluctuation d'une variable à l'autre. La valeur du Khi-carré croît donc avec les différences entre les fréquences observées et ces fréquences théoriques. A partir d'un certain seuil, ces différences ne sont plus attribuées au hasard et l'hypothèse de l'indépendance statistique des deux variables est rejetée.

Dans le cas qui nous occupe le test du Khi-carré est significatif à 0.0009 c'est-à-dire qu'il n'y a que 9 chances sur 10 000 pour que les écarts entre la distribution observée et la distribution théorique de l'indépendance soient dus au hasard. Les deux phénomènes dépendent donc l'un de l'autre et il est légitime d'énoncer, avec une probabilité d'erreur extrêmement faible, qu'à certaines dates

correspondent plus ou moins systématiquement certaines positions privilégiées, voire que la position des opérations est fonction de la période d'apparition. Dans quelle mesure cette liaison est-elle vraiment systématique, ou encore quel est le degré de son intensité? Le test du Khi-carré est muet sur ce point. D'autres tests, en revanche, nous permettent d'établir l'intensité et parfois le sens des relations ainsi découvertes[13].

DE LA DESCRIPTION À L'INTERPRÉTATION

Qu'il s'agisse de décrire ou d'interpréter, au départ se pose toujours un problème d'échelle, les résultats obtenus sur l'ensemble des données, à l'échelle de tout le territoire étudié et pour toute la période pouvant être affinés, voire même contredits, lorsque saisis sur des périodes plus courtes et ventilés au niveau de régions plus finement découpées. Ce qui est vrai à une certaine échelle doit souvent être nuancé à d'autres, car la nature de l'explication peut changer selon la perspective adoptée.

Les données globales: de la concentration à la diffusion

Tous cas confondus, la répartition chronologique de l'ensemble des opérations néo-médiévales en Suisse romande (cf. graphique n° 2) révèle un accroissement très sensible de la production avec le déroulement du siècle: plus de 50% des opérations sont réalisées en moins de 35 ans (de 1881 à 1914) alors qu'il avait fallu 67 ans (de 1813 à 1881) pour en enregistrer la première moitié. Ne distinguant pas les rythmes régionaux, ces résultats sont toutefois infléchis par la pénétration plus massive du style néo-médiéval dans les cantons de Fribourg, du Jura, de Neuchâtel et de la partie francophone du canton de Berne, au cours du troisième quart du XIXe siècle, du Valais enfin dès le quatrième quart. Seuls les cantons de Vaud et de Genève constituent véritablement ces foyers d'innovation dont nous avions supposé l'existence. Relevons en outre qu'ils conservent leur avantage numérique tout au long de la période étudiée; avec respectivement 104 et 84 exemples, Vaud et Genève totalisent plus de la moitié des cas recensés et, contrairement aux cantons qui dans leur adhésion plus tardive au style historique se spécialisent dans la construction d'édifices religieux, ils connaissent une production diversifiée, tant laïque que religieuse.

Calculé sur la base du nombre d'opérations effectuées par date, l'*indice de concentration* (cf. supra) est assez élevé (0.348),

ce qui est compréhensible puisqu'on ne compte pas moins, sur l'ensemble du territoire, de 17 années sans opérations avant 1856. L'importance des classes creuses au niveau des régions (elle peut atteindre 60 années dans certains cas) nous a d'ailleurs conduit à mesurer, parallèlement à cette concentration *par date*, une concentration moyenne *des dates*, en éliminant les années «vides» et en dégageant ainsi l'existence d'un important phénomène de diffusion (indice global de concentration réduit à 0.145 pour l'ensemble du territoire), oscillant en fait entre 0.065 dans certaines zones périphériques où le phénomène apparaît comme particulièrement diffus (Glâne, Veveyse, Valais-Central) et 0.235 dans un bassin lémanique où le regroupement des opérations sur quelques périodes est plus sensible (ainsi 1860-80, 1890-1905). En dépit de l'augmentation du nombre total des opérations, le phénomène n'exclut donc pas, comme le prouve cette double concentration par dates et diffusion des dates, une forme croissante, puis décroissante, c'est-à-dire une hétérogénéité chrono-spatiale simulant la forme d'une vague et ce conformément au modèle général de la diffusion, qui correspond à une courbe de type logistique (cf. graphique n° 3).

Rapportée à l'espace, et plus spécifiquement à l'importance de la population dont il est porteur, cette diffusion du néo-médiéval révèle d'autres articulations intéressantes. Déjà, la comparaison des profils de population obtenus par lissage des effectifs grâce à l'ordinateur (figure n° 3) montre que sa prise en compte peut altérer profondément celle des opérations. On peut le faire en effet, en calculant une densité des opérations, rapportées au nombre d'habitants et donc d'utilisateurs potentiels des édifices créés (figure n° 4). De là l'intérêt d'exprimer en densité/habitants le nombre brut d'opérations architecturales (cf. figures n° 1 et n° 5). Certains espaces ruraux, notamment en pays fribourgeois catholique (Veveyse-Gruyère) accusent une forte densité d'opérations alors que les villes n'obtiennent, après cette élimination de l'effet de taille démographique, que de bien plus faibles valeurs. La concentration générale par région et par rapport à la population (0.354) reste par ailleurs tout à fait comparable à celle obtenue dans le temps (cf. supra), tel que découpé année par année.

A ce niveau de l'analyse, il ne semble donc pas possible d'établir la validité de l'hypothèse d'une liaison simple entre la dynamique de la diffusion du néo-médiéval et les répartitions démographiques. En revanche la relation est sans doute plus nette entre les formes de cette diffusion et l'essor global, considérable, de la

population entre 1850 et 1910 (28.6% dans l'ensemble des communes de Suisse romande); les deux tendances correspondent dans leur accélération de fin de période (liaison quasi parfaite par rangs et linéairement). Mais il est tentant de penser que l'accroissement de la production architecturale, sans doute destinée à combler de nouveaux besoins, notamment en locaux collectifs, contribue à la propagation de la grammaire néo-médiévale. Encore faudrait-il justifier ce choix stylistique particulier au sein de l'éventail des modèles disponibles à cette époque.

Au-delà du constat géographique de la corrélation parfaite, et linéaire, entre la croissance de la population et la croissance du nombre des opérations, on peut également considérer que notre courbe trahit globalement, à l'échelle romande, les divers stades d'assimilation du néo-médiéval, observé, avec des décalages chronologiques, dans les divers centres culturels européens: importation ou implantation d'une nouveauté, rayonnement, explosion numérique puis usure. Ces stades sont liés au développement de l'historiographie médiévale et à son interprétation dans la pratique architecturale: à une première approche romantique et élitaire, a succédé dès les années 1840 une démarche archéologique soucieuse de promouvoir, à une échelle toujours plus large, la renaissance d'une architecture ouverte aux divers styles hérités du moyen-âge, roman et gothique. A partir des années 1880-1890, la volonté de s'affranchir de modèles parfaitement assimilés conduira à l'intégration puis à la dissolution des formes médiévales dans un contexte stylistique nouveau.

Reste à expliquer la non concordance numérique entre opérations et utilisateurs potentiels au sein des régions, telle que révélée par la figure n° 5, qui tendrait à suggérer que la diffusion par habitants s'est opérée en faveur de communes peu denses et donc à infirmer l'image proposée par les données brutes: celle d'un processus d'abord dominé par l'importance des régions urbaines, de Genève et de Lausanne en particulier (cf. figure n° 1). En fait la distinction entre opérations civiles et religieuses est éclairante. Les opérations civiles n'ont que très faiblement touché la campagne. D'ailleurs la concentration correspondante (0.293) dénote une solide conformité de leur répartition avec celles de la population: il s'agit là de pratiques essentiellement péri-urbaines à proximité des centres que sont Genève, Lausanne ou Neuchâtel. En revanche l'intervention des promoteurs publics (qu'il s'agisse d'églises nationales, de maisons de communes ou d'écoles par exemple), est plus hétérogène par rapport à la densité humaine

(concentration de 0.524), contrairement d'ailleurs à la promotion privée (0.246), plus attachée à nouveau aux régions urbaines, l'agglomération lausannoise en particulier.

La *ventilation des opérations par styles* conduit à des remarques analogues sur l'opposition entre orientations urbaines d'une part, rurales d'autre part. Le néo-gothique a pour principaux représentants (cf. figure n° 6) les régions de Genève et de Lausanne, alors que le néo-roman apparaît surtout dans la région Yverdon-Orbe, dont fait partie Romainmôtiers (figure n° 7). Le néo-roman est davantage diffusé vers les espaces à faible population alors que le néo-gothique est principalement lié aux quelques villes d'importance. Faut-il compléter cette observation en faisant l'hypothèse d'une «tradition» gothique et d'une «tradition» romane, issues des temps lointains pendant lesquels la répartition démographique était différente de celle du XIXe siècle? L'*Atlas historique*[14] mentionne en effet une série de villes ou localités de Suisse romande actuelle, les unes comme témoins du roman à la fin du Xe (Romainmôtiers, Payerne) ou du milieu du XIe et du XIIe (Sion, Saint-Maurice), les autres (Lausanne et Genève) comme témoins du premier art gothique. La liaison est tentante au vu de la carte de la figure n° 8, dessinée à partir des données brutes et fondée sur un procédé de lissage en isolignes[15], qui illustre bien la distinction à faire entre ces deux types de polarisation, sur le gothique d'une part, le roman d'autre part. Force est de remarquer cependant que la seconde région néo-romane d'importance est la Veveyse-Gruyère fribourgeoise, et que de toute manière ce n'est qu'en termes relatifs que la campagne construit davantage en style néo-roman. C'est dire que l'hypothèse d'effets de milieu, réactivés par la renaissance médiévale, ne s'appuie que sur des indices trop faibles pour être réellement retenue.

On pourrait cependant mieux définir ces positions dans l'espace en termes de distance aux noyaux centraux par exemple (en distinguant centre, péri-centre, périphérie urbaine, villages et campagne) et chercher à les associer aux différentes dates d'apparition des opérations, de manière à mesurer plus précisément, en même temps que le rôle de la distance au centre urbain, l'influence du centre historique sur le choix stylistique.

Les données croisées: de la périodisation à la spatialisation

On relèvera d'abord la confirmation statistique par le test du Khi carré, d'une relation de dépendance entre, globalement parlant, ces faits de position et la périodisation des constructions

néo-médiévales. Les autres tests disponibles en montrent cependant la faible intensité. L'observation des profils des distributions (cf. graphique n° 1) suggère en effet un comportement relativement uniforme des distributions. Ces dernières sont biaisées vers la droite, et conformément à l'intensification quasi générale de la production dans le cours du siècle. Par ailleurs toutes les courbes subissent un certain nombre de ruptures dont on pourrait peut-être montrer qu'elles correspondent plus généralement aux cassures enregistrées dans l'ensemble du développement économique suisse[16] comme autant de mini-crises des investissements.

En revanche, certaines distinctions, assez nettes, justifient le résultat significatif du test statistique, interdisant l'assimilation des unes aux autres et établissant donc entre périodisation et position un certain niveau de dépendance. Le centre en effet ne s'ouvre aux styles néo-médiévaux que vingt ans après les villages, quinze ans après la périphérie urbaine. Par ailleurs, relativement stable jusqu'en 1890, la périphérie urbaine s'anime alors, prenant le relais des zones péri-centrales ou jouant en alternance avec elles. Les contrastes d'amplitude sont nets enfin entre villages et campagne; la forte production villageoise, plus précoce, se réactive plus rapidement aussi après la rupture générale enregistrée dans les années 80.

Les répartitions spatiales corroborent le schéma suggéré par les indices de concentration et de diffusion, à savoir l'existence d'un phénomène de vagues successives mais jouant sur des amplitudes relativement modestes et sur des écarts inter-périodiques très limités, de moins de dix ans en général. C'est dire l'impossibilité, statistiquement confirmée, de prévoir à coup sûr une des variables à partir de la seule connaissance de l'autre.

Ramenées aux localisations géographiques précises qui les portent, ces données montrent bien cependant qu'à l'exception d'un exemple dans la périphérie genevoise, datant de 1819, les foyers d'innovation sont d'abord liés aux villages dans la première période (1813-1817), puis à la périphérie (1818-1822), à la campagne ensuite (1823-1827), et toujours dans le canton de Vaud. Le premier exemple situé dans le périmètre urbain (en Valais), n'apparaît qu'en 1830. Les centres eux-mêmes ne sont touchés qu'à partir de 1833: trois opérations sont enregistrées à Genève entre 1833 et 1837 tandis que Payerne connaît un cas de transformation. Ce n'est qu'en 1860 que le centre de la capitale vaudoise est atteint par une opération, dix-huit ans après celui de Morges (1842) et quatre ans après celui d'Avenches (1856).

A l'évidence le processus de diffusion ne suit que très partiellement le modèle pyramidal habituellement évoqué par les géographes: il ne «descend» pas les niveaux hiérarchiques, il ne «s'étale» pas du centre urbain à la périphérie rurale. L'inverse n'est pas totalement vrai pour autant: en fait, si les lieux les plus précocement touchés sont liés à la Côte, périphérie largement «intégrée», les lieux d'implantation plus tardive sont tout de même les plus reculés.

Il reste que c'est dans les zones de «besoin» et non dans des zones déjà largement bâties que les constructions de style nouveau apparaissent d'abord; ce qui nous renvoie à d'autres types de distinctions.

Est-il possible de prédire, par rapport à la datation des opérations, un choix stylistique, typologique, l'affectation d'une fonction? La liaison entre les styles et la périodisation n'est pas très nette même si le test statistique l'établit sans ambiguïté (Khi carré significatif à 1 pour dix mille). L'essentiel réside dans la domination permanente du néo-gothique, dans l'arrivée plus tardive du néo-roman, dans les rares apparitions du néo-byzantin dans la seconde moitié du siècle uniquement et dans la poussée de l'éclectisme en fin de période. Les distributions sont certes assez distinctes pour donner des coefficients d'association significatifs, mais pas suffisamment pour que l'on puisse les lier à des périodisations exclusives. En gros, les croissances suivent la courbe générale, celle du néo-gothique en particulier, dont l'avantage numérique et la précocité en font le véritable protagoniste de la renaissance médiévale. Il s'affiche avec des traits plus ou moins accusés dans les treize premiers cas recensés, fabriques de jardins, ou édicules de caractère essentiellement décoratif. Hormis une chapelle privée et un monument funéraire, ces cas remplissent tous une fonction laïque, dont la nature exacte est dissimulée à l'extérieur par le recours au vocabulaire gothique.

Leur implantation, en région lausannoise principalement, témoigne des multiples relations sociales, touristiques et littéraires entretenues alors entre l'Angleterre et la Suisse romande protestante et révèle une connaissance du courant néo-gothique insulaire[17]. Episodiquement et en nombre limité, ce genre de «fantaisies» architecturales se manifeste tout au long de la période.

L'émergence du style néo-roman, à travers trois opérations réalisées entre 1833 et 1837, se fait de manière modeste: une construction aux caractéristiques néo-romanes encore discrètes, et

deux cas de transformation de bâtiments médiévaux. La recherche d'une analogie stylistique peut alors avoir été déterminante. La première réalisation d'importance date de 1841; presque contemporaine de la première construction néo-romane française, elle traduit aussi bien la diffusion d'une culture architecturale internationale (par le biais de revues et ouvrages spécialisés) que l'ouverture du catalogue stylistique et l'apparition de préoccupations archéologiques. L'éclectisme, principalement lié à des édifices laïcs, s'exprime avec force au tournant du siècle, dans les zones à vocation résidentielle implantées à la périphérie de villes comme Genève ou Fribourg.

Se confirme donc une nouvelle relation de dépendance, entre typologie et périodisation cette fois. Avec 60.1% de la production totale, les églises sont réparties sur toute la période à partir des années 30, avec deux points forts entre 1873-77 et 1898-1902. Leur omniprésence amoindrit le pouvoir de prédiction du modèle.

Le lien entre la périodisation et la fonction, faible au niveau d'une classification en religieux/laïque, est beaucoup plus net en regard des distinctions opérées dans la fonction laïque: l'une des plus fortes relations parmi toutes celles découvertes au sein de notre corpus. Le Khi carré est significatif à moins de un pour dix mille et le coefficient Eta, qui juge la mesure suivant laquelle les variations de l'une des données peuvent être associées à celles de l'autre, dépasse le 0.39. On découvre alors que les concentrations de fin de siècle ne se vérifient que pour «l'habitation» et que si le «commerce» est également une caractéristique de fin de période, il l'est de manière exclusive puisqu'il n'apparaît qu'après 1880. Le «décoratif» en revanche, relativement bien représenté en début de siècle, se stabilise entre 1845 et 1880 pour ne réapparaître qu'une fois plus tard, autour de 1890. Quant aux autres fonctions, elles n'apparaissent que sporadiquement, donc de manière purement aléatoire.

Qu'apportent, enfin, les différents croisements effectués entre les attributs des opérations et les faits de position? Pour l'essentiel, la confirmation de ce que suggérait l'étude des répartitions d'ensemble au niveau du territoire romand. Certes styles et situations ne sont pas indépendants, même s'il n'est pas possible, sur la base de nos tests, de réellement prédire les uns par les autres. Il reste que certaines liaisons sont plus probables que d'autres: le néo-roman se confirme comme largement rural (à 77.1%) et plus spécifiquement villageois (à 65.6%). Le néo-gothique, dont la répartition est plus équilibrée, se révèle non pas simplement lié

aux régions urbaines, comme pouvaient le laisser supposer les indices de concentration, mais associé à deux composantes spatiales, villageoise d'une part (37.9%), péri-centrale d'autre part (23.5%). L'éclectisme est plus régulièrement représenté encore que dans toutes les zones, le centre excepté (moins de 11% contre 18, 23, 26 et 20% dans les autres positions). Quant aux cinq opérations néo-byzantines, dont trois sont péri-centrales, elles sont trop peu nombreuses pour autoriser un quelconque énoncé d'ordre général.

Cette détermination relative des styles par la situation ne s'interprète cependant qu'en regard de deux autres dépendances, plus significatives encore, celles de la fonction par la situation et de la fonction par le style. Le religieux est d'abord un phénomène villageois: 53.2% de ses éléments y sont concentrés et 82% des éléments villageois sont religieux. Le néo-roman est presque exclusivement religieux (à 91.8%) et sa spécialisation rend compte de sa forte implantation rurale. A l'inverse, la dominance laïque (à 75%) de l'éclectique permet sans doute de comprendre sa distribution spatiale plus équilibrée. D'abord religieux (à 65.2%) le néo-gothique est certes principalement villageois, mais ses éléments laïcs (habitation et décoratif surtout) sont suffisamment nombreux pour en faire en même temps l'une des composantes péri-centrales. Sa faiblesse au centre y recoupe la faiblesse générale du religieux (37.5% contre 62.5% d'éléments laïcs).

Les croisements entre situation et types de production d'une part, situation et différentes fonctions laïques d'autre part, apportent également la preuve du caractère non aléatoire des localisations concernées, les tests du Khi carré étant significatifs. Il reste que dans les deux cas, l'intensité de l'ajustement est relativement faible, de l'ordre de 10 à 15%. En fait, la distribution de ces données s'inscrit dans une sorte de «géographie de l'évidence», fonction des grandes articulations déjà dégagées: ruralité, urbanité, noyau central, péricentralité, religiosité de la ruralité, laïcité de l'urbanité, avec les situations intermédiaires relevées. L'église est au milieu du village (pour 55.3% d'entre elles) (cf. graphique n° 4). Les immeubles s'érigent d'abord au centre (46.2%) puis dans la zone péri-centrale (23.1%) et en périphérie urbaine (19.2%). Ils sont purement anecdotiques en zones rurales. Les villas sont implantées en périphérie tant urbaine que rurale, — on n'en reconnaît qu'une en centre-ville —; quant au mobilier urbain, il l'est totalement, comme son nom l'indique.

La répartition des édifices à fonction laïque relève moins du

sens commun, mais la faiblesse des effectifs interdit les énoncés trop généraux, à l'exception de l'habitation qui, sauf dans les noyaux centraux qui n'accueillent que 10.9% de ses effectifs totaux, est distribuée de manière relativement homogène.

Au-delà des médiations spatiales: le poids du religieux

L'essentiel de ce qui est confirmé par l'ensemble de ces recoupements réside bien dans l'affectation principalement religieuse des édifices néo-médiévaux. Elle s'inscrit dans le débat théorique, largement alimenté par les écrivains et théoriciens du XIXe sur les mérites respectifs des différents modèles historiques et leurs conditions d'application aux édifices contemporains, chaque style symbolisant les valeurs dominantes, morales, culturelles et religieuses de l'époque qui l'a produit. L'architecture médiévale, gothique en particulier, souvent associée à l'ordre chrétien dans lequel elle avait pris forme, tantôt appréciée pour ses qualités émotionnelles, tantôt pour le caractère transcendantal de son élan vertical, voire encore pour sa logique constructive, constitua le modèle privilégié pour stimuler le sentiment religieux ou pour représenter les idéaux et besoins de l'Eglise chrétienne.

Nos données révèlent en outre que contrairement à une hypothèse courante, les deux principales confessions, catholique et protestante, font usage aussi bien du style néo-gothique que du style néo-roman, les uns comme les autres affichant cependant une préférence assez nette pour les formes gothiques. Sur les 124 églises catholiques, 77 sont néo-gothiques, 37 sont néo-romanes et 10 éclectiques; sur 58 temples, 34 sont néo-gothiques, 18 néo-romans, et 6 éclectiques. De plus le premier temple valaisan, construit à Sion en 1876, est néo-gothique, et la seule église protestante fribourgeoise conjugue des traits à la fois gothiques et romans[18].

La forte implantation rurale du néo-médiéval est infléchie par la situation dans le canton de Fribourg où les édifices religieux, tant privés que publics, représentent 78.33% des cas. L'intense activité architecturale et le recours systématique à une grammaire néo-médiévale concourent au renforcement de l'Etat chrétien, que les autorités politiques et religieuses s'efforcèrent de promouvoir en confirmant la hiérarchie ecclésiastique, en exerçant un contrôle sur la pastorale, en réorganisant et créant de nouvelles paroisses. Le gothique, reconnu comme le style chrétien par excellence, contribua ainsi à «la formation et à la vie de la 'civitas dei friburgensis', conçue comme dictature divine»[19].

Une étude détaillée de l'histoire de chaque paroisse et des motifs qui ont présidé à l'érection des nouvelles églises, sur tout le territoire, offrirait certainement une des clés pour la compréhension du phénomène.

CONCLUSION

Comment conclure sinon en relevant le double caractère tout à la fois limité et enrichissant de ce recours à l'informatique d'une part, à l'analyse spatiale d'autre part. L'informatique nous a certes obligé à un effort de codification et de mise en ordre des connaissances acquises qui n'était pas inutile d'autant plus qu'il allait permettre non seulement d'en faire l'inventaire exact, et donc d'en identifier les «trous», mais encore d'en favoriser une description plus systématique et sans doute plus cohérente. Cette cohérence est en outre renforcée lorsque la description s'appuie sur le langage graphique et sur le contrôle statistique des liaisons dont généralement les historiens font l'hypothèse sans pouvoir en mesurer précisément l'intensité. Au total cependant, comme tous les lecteurs avertis auront pu s'en rendre compte, les résultats ne font que confirmer des intuitions relevant le plus souvent de l'évidence, sans nous avoir mis sur le chemin de découvertes fondamentales. L'apport tient donc d'abord aux précisions apportées, mais aussi, et ce n'est pas négligeable, à la possibilité d'une vision synthétique rapide qui tendrait à s'éparpiller à travers l'accumulation d'observations de type monographique. Il reste qu'aucune «loi», ni même aucune «règle» de type probabiliste, n'a pu être mise en évidence avec une quelconque certitude. La question est de savoir si une telle ambition était légitime, ou même simplement pertinente. Comment voir se dégager par exemple de ces résultats le rôle important d'une multitude de facteurs d'ordres culturels, sociaux, politiques, qui tout en étant extérieurs à notre système de données ont pu stimuler, favoriser ou limiter l'adoption des modèles médiévaux? Le rôle par exemple, dans la diffusion des images valorisant le moyen-âge, de la littérature touristique (guides et récits de voyage) ou de fiction (des *Les Châteaux suisses* d'Isabelle de Montolieu en 1816 à *Notre-Dame de Paris* en 1831), le rôle de la constitution de sociétés savantes préoccupées d'histoire médiévale, le rôle des voyages et des contacts directs de l'aristocratie foncière locale, gentilhommes campagnards par exemple, avec leurs correspondants anglais, rôle impossible à

codifier au même niveau que celui des données du corpus. A l'évidence, l'outil est trop grossier par rapport à ce qu'il veut saisir. Problème d'échelle encore, tout comme l'est aussi la perspective visant à cerner un véritable «renouveau paroissial», rassemblant les fidèles autour du projet de construction d'une église, alors que tous nos calculs sont effectués à l'échelle des districts!

Plus généralement encore, comment établir un lien statistique entre les données agrégées par période et par région et les décisions individuelles ou collectives ayant présidé à l'édification de tel ou tel monument? Même en faisant l'hypothèse de pouvoir documenter tous les types de promoteurs, l'origine et la formation de tous les architectes, quels sont les liens déterminants, lesquels relèvent de l'aléatoire? L'étude des répartitions spatiales et temporelles permet certes d'établir l'existence de liaisons statistiques intéressantes. Sont-elles pour autant porteuses d'explication?

Certaines articulations, certains rapports spatiaux, ont pu être mis en évidence de manière originale, ne serait-ce que pour contredire à nouveau l'hypothèse trop globale et superficielle d'une diffusion systématique des centres à la périphérie et des niveaux supérieurs aux niveaux inférieurs de la hiérarchie démographique ou fonctionnelle des lieux. Notons cependant que le principe de cette diffusion verticale n'est pas vraiment infirmé par nos résultats dans la mesure où les niveaux supérieurs de la hiérarchie sociale ne se situent pas forcément au sein des villes, mais peuvent s'incarner dans des individus ou des familles résidant dans le voisinage des métropoles. C'est d'ailleurs bien autour des grandes villes, et non dans les périphéries les plus éloignées, que le phénomène a d'abord pris naissance.

Force est de conclure cependant que l'état actuel de la recherche en ce domaine n'autorise pas encore à en faire la synthèse, et que le recours aux méthodes et perspectives de la nouvelle géographie, ne saurait dépasser ces limites. Il offre sans doute des outils de contrôle, mais on peut en discuter la pertinence à l'échelle réduite de notre corpus; il permet de dresser un panorama général des configurations temporelles et spatiales du renouveau médiéval, que seule une analyse de détail pourra affiner et expliciter.

Claire HUGUENIN
Charles HUSSY
Jean-Bernard RACINE.

NOTES

[1] Enrico Castelnuovo, «Les Alpes, carrefour et lieu de rencontre des tendances artistiques au XVe siècle», in *Etudes de Lettres*, 10, 1967.

[2] Enrico Castelnuovo, Carlo Ginzburg, «Centro e periferia», in *Storia dell'arte italiana*, vol. 1: Questioni e metodi, Torino, 1979.

[3] Dirigé par Enrico Castelnuovo et Dario Gamboni, le 7e colloque de l'Association suisse des historiens d'art (Lugano, 18-19 juin 1983) était consacré à *La Suisse dans le paysage artistique. Le problème méthodologique de la géographie artistique.* Actes publiés in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 41, 1984, 2.

[4] Jean-Bernard Racine, Claude Raffestin, «Contribution de l'analyse géographique à l'histoire de l'art: une approche des phénomènes de concentration et de diffusion», in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 41, 1984, 2, pp. 67-75. Claire Huguenin, Jean-Bernard Racine, Claude Raffestin, «Géographie artistique et méthodes quantitatives: la diffusion du néo-médiéval en Suisse romande au XIXe siècle», in *Automatic Processing of Art History. Data and Documents*, Second International Conference, Papiers, Pise, 1984, vol. 2, pp. 373-383.

[5] Cf. Georg Germann, *Gothic Revival in Europe and Britain: Sources, Influences and Ideas*, Londres, Lund Humphries Publishers Limited, 1972. *Renaissance médiévale en Suisse romande, 1815-1914*, Zurich, Fondation Pro Helvetia, 1983: plaquette accompagnant l'exposition organisée par la Section d'histoire de l'art de l'Université de Lausanne.

[6] *Kunstführer durch die Schweiz*, Zürich, 1976 (vol. 2) et 1982 (vol. 3). *Les Monuments d'art et d'histoire de la Suisse*, Bâle 1955-1981, vol. 33, 36, 41, 49, 51, 69 et 71. André Meyer, *Neugothik und Neuromanik in der Schweiz. Die Kirchenarchitektur des 19. Jahrhunderts*, Zürich, 1973. Othmar Birkner, *Bauen und Wohnen in der Schweiz, 1850-1920*, Zürich, 1975. Nous remercions de leur collaboration Mme Geneviève Heller, historienne de l'art, M. Paul Bissegger, archiviste et M. Gilles Barbey, architecte.

[7] L'adhésion à l'un des styles historiques constitue le critère privilégié de sélection. Ce corpus évacue donc les notions de conflit stylistique (par exemple néo-classique *versus* néo-gothique), significatifs cependant en tant que facteurs de résistance. Si, dans l'architecture religieuse, l'appartenance stylistique s'exprime clairement, en revanche, dans le domaine laïque, le recours aux modèles historiques n'implique que rarement l'adoption d'une grammaire unifiée. Aussi s'est-il avéré nécessaire de déterminer puis de classer les caractéristiques évoquant l'architecture médiévale en trois groupes, définis selon le plan, la volumétrie, et l'élévation avec sa syntaxe décorative et de ne retenir que les édifices qui affichaient au moins deux de ces traits distinctifs. La catégorie «éclectique» regroupe tout bâtiment porteur de l'un et/ou l'autre de ces traits, placés dans un contexte hétérogène, quelle qu'en soit la date de construction.

[8] Les distinctions typologiques visent avant tout à donner, par regroupement morphologique au sens large des édifices, un indice de la grandeur matérielle et de l'importance symbolique des cas considérés. Il faut préciser en outre que la catégorie «annexe» comprend toute construction subordonnée ou accolée à un édifice principal, qu'il s'agisse de fabriques de jardin, de dépendances agricoles ou de tout bâtiment secondaire. La catégorie «villa» regroupe tout édifice isolé à vocation résidentielle et à usage privé, du château et de la maison de maî-

tre à la villa au sens moderne. Les bâtiments urbains, isolés ou mitoyens, à plusieurs étages figurent dans la catégorie «immeuble».

[9] Fonction religieuse: culturelle ou funéraire et domestique; laïque: résidentielle, commerciale, scolaire, industrielle, commémorative, décorative, civique, militaire ou para-militaire, autre.

[10] T. Hägerstrand, *Innovation Diffusion as a Spatial Process*, Chicago, Chicago University Press, 1968, XVI-334 p.; éd. originale suédoise: Lund, C.W.K. Gleerup, 1953. B.J.L. Berry, «Hierarchical diffusion: the basis of developmental filtering and spread in a system of growth centres», in *Growth Centers in Regional Economic Development*, N.M. Hansen ed., New York, The Free Press, 1982, pp. 108-139. L.A. Brown, *Innovation Diffusion — A new perspective*, London, Methuen, 1981. H. Isnard, J.-B. Racine et H. Reymond, *Problématiques de la géographie*, Paris, PUF, 1981, coll. SUP.

[11] E. Castelnuovo et C. Ginzburg, *op. cit. supra*, note n° 2. Voir aussi version française, «Domination symbolique et géographie artistique dans l'histoire de l'art italien», in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 40, Paris, 1981, pp. 51-73.

[12] C. Tricot, C. Raffestin et D. Bachmann, «Elaboration et construction d'un nouvel indice de concentration», in *L'Espace géographique*, n° 4, 1974, pp. 303-310.

[13] Le test de Cramer et le «coefficient d'incertitude» mesurent, selon des stratégies distinctes et dans une fourchette allant de 0 (absence de relation), à 1 (toutes les observations tombent sur une diagonale, la relation étant parfaite), l'intensité de la relation, tandis que le coefficient Lambda, toujours dans la même fourchette 0 et 1 évalue plus subtilement, l'amélioration de notre capacité à prédire la valeur de la variable «dépendante» (à expliquer) connaissant la valeur de la variable «indépendante» (choisie comme possible «explication» de la première). Autre test disponible enfin, le test «Eta», qui permet, toujours sur une échelle allant de 0 à 1, de mesurer l'intensité de la relation entre non plus des variables nominales, comme les tests précédents, mais cette fois entre d'une part une variable dépendante, d'intervalle ou de rapport, et d'autre part une variable indépendante nominale. Reposant sur une comparaison des moyennes de la variable dépendante pour chaque valeur de la variable indépendante, Eta-carré peut être interprété, à l'image des coefficients de corrélation classiques (qui ne sont quant à eux utilisables que pour les variables d'intervalle) comme la proportion de la variance par rapport à la variable dépendante qui est «expliquée» par (ou associée à) la variable indépendante. Ainsi chaque coefficient détecte bien un type particulier de relations entre deux variables, mais chaque coefficient est défini pour des variables de type particulier. Nous devrons en tenir compte.

[14] *Atlas historique*, Paris, Larousse, 1978.

[15] *Lissage en isolignes:* des centres géographiques ont été affectés aux régions d'analyse et servent de «points directeurs» lors du calcul de tendance (moyenne attribuée à tout point de la carte) dans un rayon fixe. Les isolignes marquent ainsi les limites d'extension d'une valeur (nombre d'opérations néo-gothiques ou néo-romaines) attribuée à chaque centre, compte tenu d'autres valeurs voisines.

[16] H.J. Siegenthaler, «Kapitalbildung und sozialer Wandel in der Schweiz 1850 bis 1914», in *Jahrbüchern für Nationalökonomie und Statistik*, Band 193, Heft 1, 1978, pp. 1-29.

[17] Cf. Marcel Grandjean, «Le sentiment du Moyen Age et les premiers pas de l'architecture néo-gothique dans le Pays de Vaud», in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 40, 1981, 1. *Anglais à Lausanne au XIXe siècle*, catalogue d'exposition, Lausanne, Musée historique de l'Ancien-Evêché, 3 juin-31 août 1978, Lausanne, 1978.

[18] L'histoire mouvementée de l'Eglise au XIXe, jalonnée de conflits confessionnels et de manifestations de tolérance, constitue sans doute un facteur de propagation non négligeable, en favorisant la création de nouveaux lieux de culte destinée aux communautés religieuses dont l'existence ne pouvait s'afficher publiquement auparavant. Cf., de manière générale, Claire Huguenin, «Architecture religieuse et styles historiques», in *Louis Rivier (1885-1963) et la peinture religieuse en Suisse romande*, Catalogue d'exposition, Lausanne, 1985. Sur les églises du Réveil à Genève, cf. Leïla El Wakil, «Architecture et urbanisme à Genève sous la Restauration», in *Genava*, n.s., XXV, 1977, pp. 153-198. Sur les premières églises catholiques dans le canton de Vaud, cf. Paul Bissegger, «Le Moyen Age retrouvé en Pays de Vaud», in *Renaissance médiévale en Suisse romande*, *op. cit.* note n° 5, pp. 20-29. Sur la diffusion des églises anglicanes, cf. André Meyer, «Englische Kirchen in der Schweiz», in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 29, 1972, pp. 70-81, Michel Jéquier, «L'église anglaise de Lausanne», in *Revue historique vaudoise*, 1978, pp. 57-105, Georg Germann, «George Edmund Street et la Suisse», in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 29, 1972, pp. 118-130.

[19] Hermann Schöpfer, «L'architecture religieuse», in *Histoire du canton de Fribourg*, Fribourg, 1981, tome 2, p. 936.

C. H.

Figure 1. NOMBRE D'OPERATIONS ARCHITECTURALES

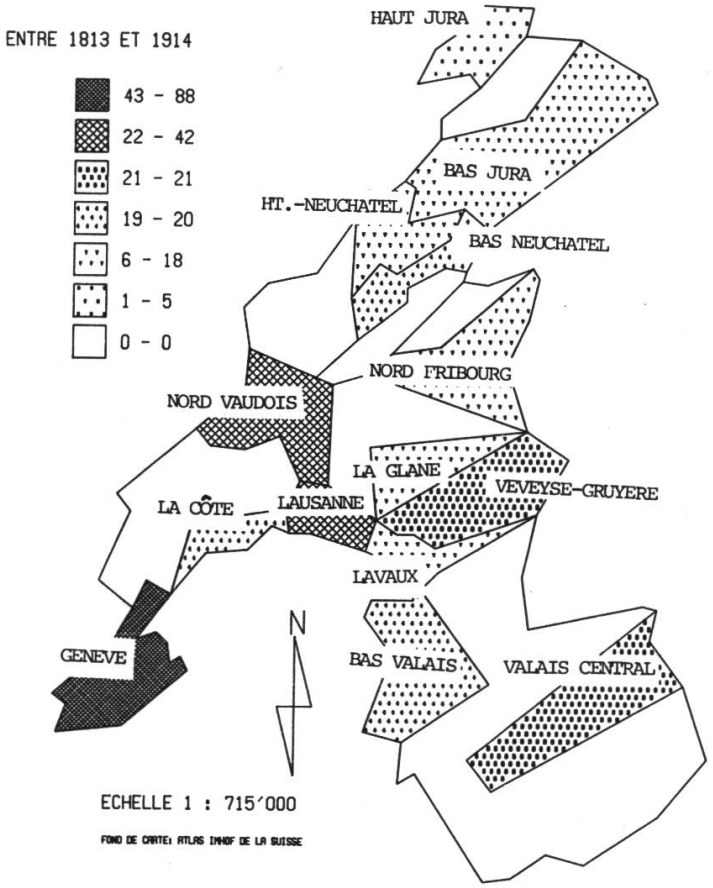


Figure 2. CONCENTRATION DES DATES D'OPERATIONS

CONCENTRATION GENERALE DES DATES: 0.145 PAR DATES: 0.34755

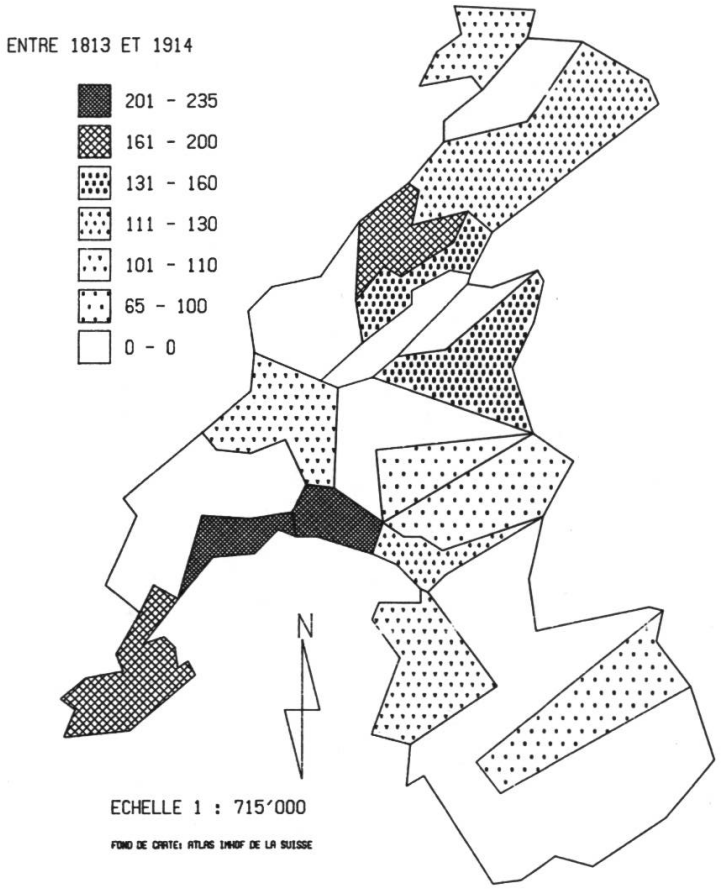
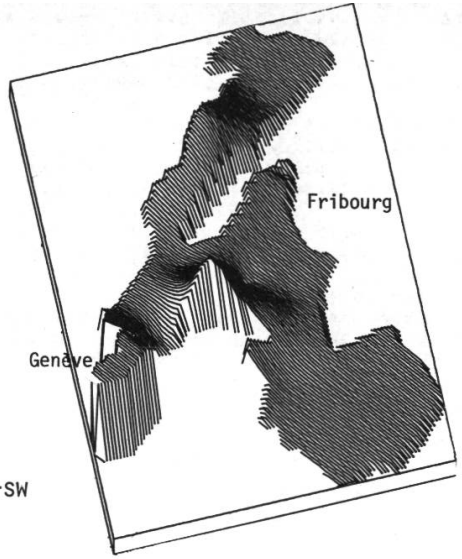


FIGURE 3.

REPARTITION DE LA POPULATION (MOYENNE 1837-1910)



A) VUE SUD-SW

B) VUE EST-N.EST

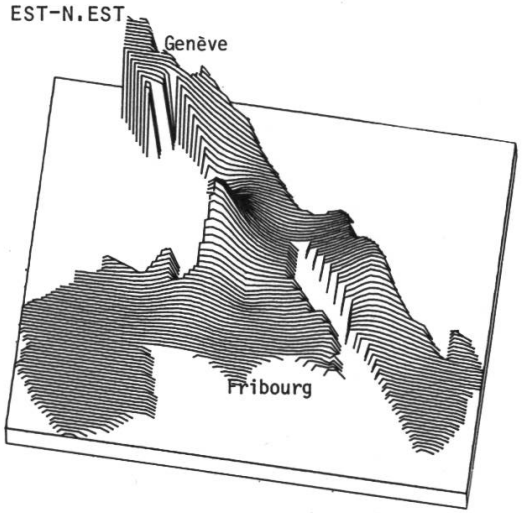
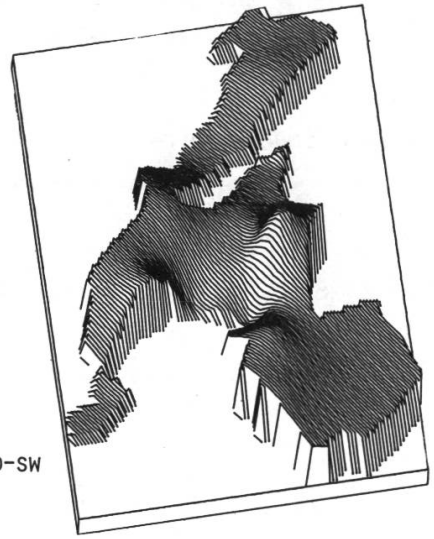


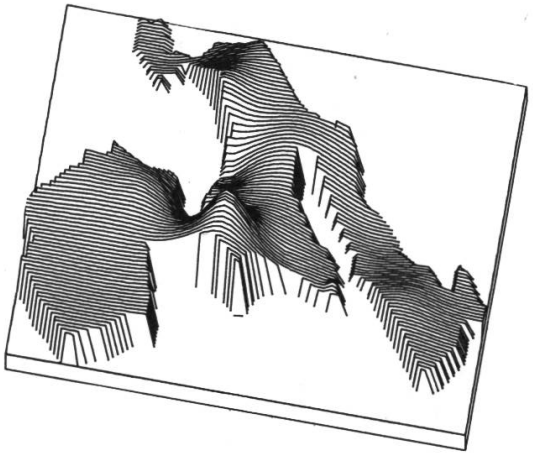
FIGURE 4.

OPERATIONS NEOMEDIEVALES POUR 10'000 HABITANTS



A) VUE SUD-SW

B) VUE EST-N.EST



Situation des opérations néo-médiévales en Suisse romande 1813-1914

Tableau n° I

FILE HISTART. (CREATION DATE = 10/31/84)

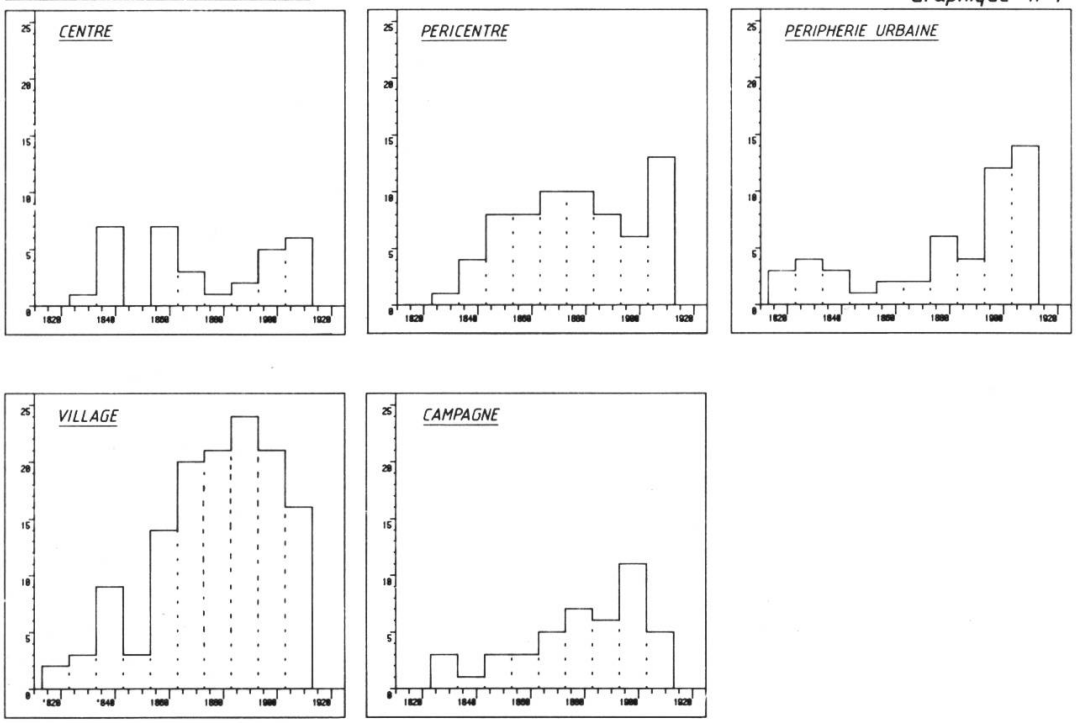
* C R O S S T A B U L A T I O N O F *
SITU BY DECENNIE
* PAGE 1 OF 1

SITU	COUNT / ROW PCT / COL PCT / TOT PCT	1813-23 (1.)	1824-33 (2.)	1834-43 (3.)	1844-53 (4.)	1854-63 (5.)	1864-73 (6.)	1874-83 (7.)	1884-93 (8.)	1894-190 3 (9.)	1904-14 (10.)	ROW TOTAL
CENTRE	11.	0	1	7	0	7	3	1	2	5	6	32
		.0	3.1	21.9	.0	21.9	9.4	3.1	6.3	15.6	18.8	9.8
		.0	8.3	29.2	.0	20.6	7.5	2.2	4.5	9.1	11.1	
		.0	.3	2.1	.0	2.1	.9	.3	.6	1.5	1.8	
PER.U.	12.	0	1	4	8	8	10	10	8	6	13	68
		.0	1.5	5.9	11.8	11.8	14.7	14.7	11.8	8.8	19.1	20.7
		.0	8.3	16.7	53.3	23.5	25.0	22.2	18.2	10.9	24.1	
		.0	.3	1.2	2.4	2.4	3.0	3.0	2.4	1.8	4.0	
PERIPH	13.	3	4	3	1	2	2	6	4	12	14	51
		5.9	7.8	5.9	2.0	3.9	3.9	11.8	7.8	23.5	27.5	15.5
		60.0	33.3	12.5	6.7	5.9	5.0	13.3	9.1	21.8	25.9	
		.9	1.2	.9	.3	.6	.6	1.8	1.2	3.7	4.3	
VILLAGE	20.	2	3	9	3	14	20	21	24	21	16	133
		1.5	2.3	6.8	2.3	10.5	15.0	15.8	18.0	15.8	12.0	40.5
		40.0	25.0	37.5	20.0	41.2	50.0	46.7	54.5	38.2	29.6	
		.6	.9	2.7	.9	4.3	6.1	6.4	7.3	6.4	4.9	
CAMPA	30.	0	3	1	3	3	5	7	6	11	5	44
		.0	6.8	2.3	6.8	6.8	11.4	15.9	13.6	25.0	11.4	13.4
		.0	25.0	4.2	20.0	8.8	12.5	15.6	13.6	20.0	9.3	
		.0	.9	.3	.9	.9	1.5	2.1	1.8	3.4	1.5	
	COLUMN	5	12	24	15	34	40	45	44	55	54	328
	TOTAL	1.5	3.7	7.3	4.6	10.4	12.2	13.7	13.4	16.8	16.5	100.0

23 OUT OF 50 (46.0%) OF THE VALID CELLS HAVE EXPECTED CELL FREQUENCY LESS THAN 5.0.
MINIMUM EXPECTED CELL FREQUENCY = .488
CHI SQUARE = 68.39024 WITH 36 DEGREES OF FREEDOM SIGNIFICANCE = .0009
CRAMER'S V = .22831
CONTINGENCY COEFFICIENT = .41537
LAMBDA (ASYMMETRIC) = .03590 WITH SITU DEPENDENT. = .05128 WITH DECENNIE DEPENDENT.
LAMBDA (SYMMETRIC) = .04487
UNCERTAINTY COEFFICIENT (ASYMMETRIC) = .06838 WITH SITU DEPENDENT. = .04707 WITH DECENNIE DEPENDENT.
UNCERTAINTY COEFFICIENT (SYMMETRIC) = .05576
KENDALL'S TAU B = .03062 SIGNIFICANCE = .2408
KENDALL'S TAU C = .03079 SIGNIFICANCE = .2408
GAMMA = .03786
SOMERS'S D (ASYMMETRIC) = .02820 WITH SITU DEPENDENT. = .03325 WITH DECENNIE DEPENDENT.
SOMERS'S D (SYMMETRIC) = .03052
ETA = .19728 WITH SITU DEPENDENT. = .09124 WITH DECENNIE DEPENDENT.
PEARSON'S R = .03860 SIGNIFICANCE = .2430

Situation des opérations néo-médiévales en Suisse romande 1813-1914

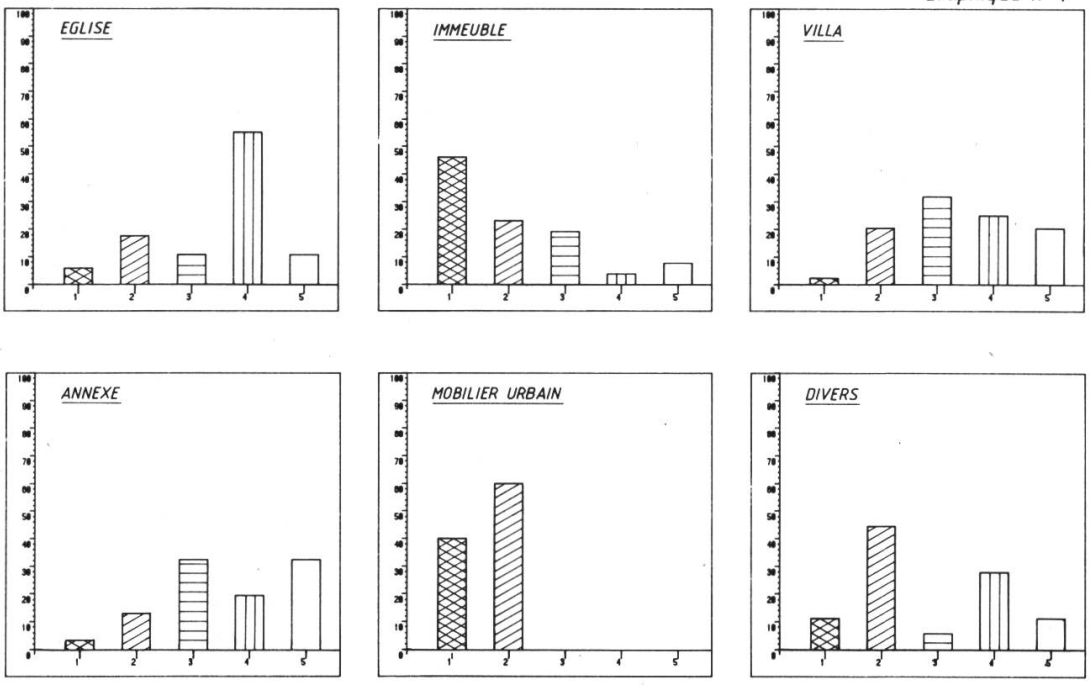
Graphique n° 1



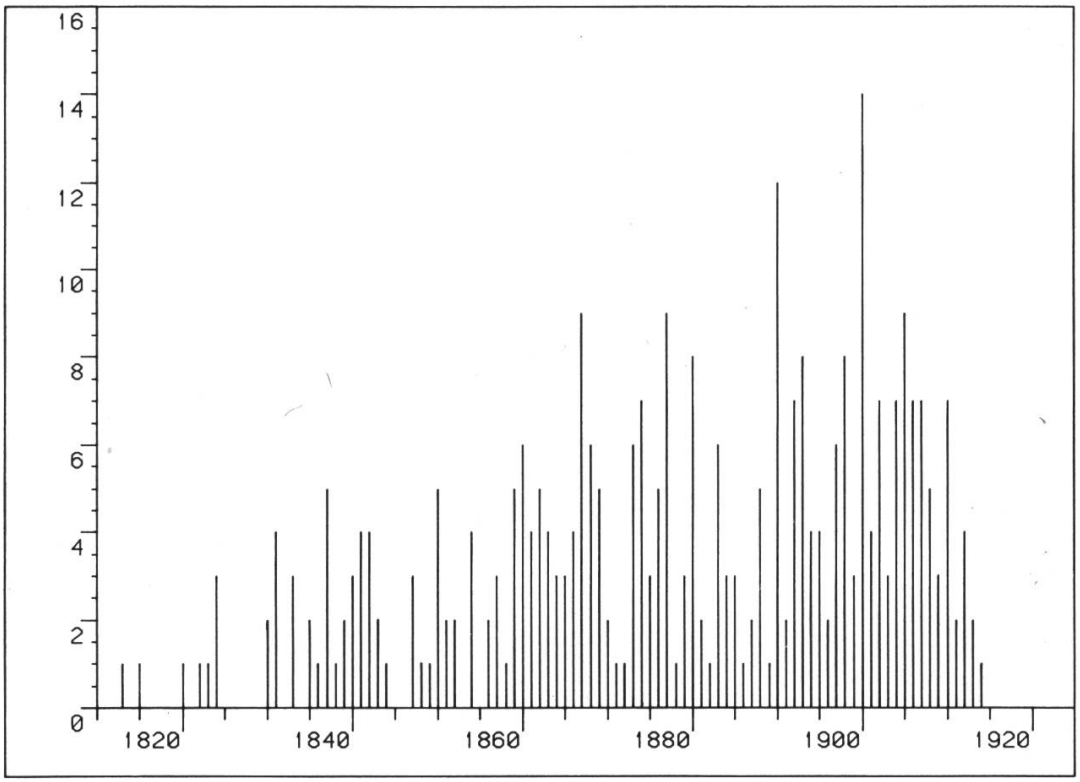
Situation / Typologie

1 Centre
2 Péricentre
3 Périphérie urbaine
4 Village
5 Campagne

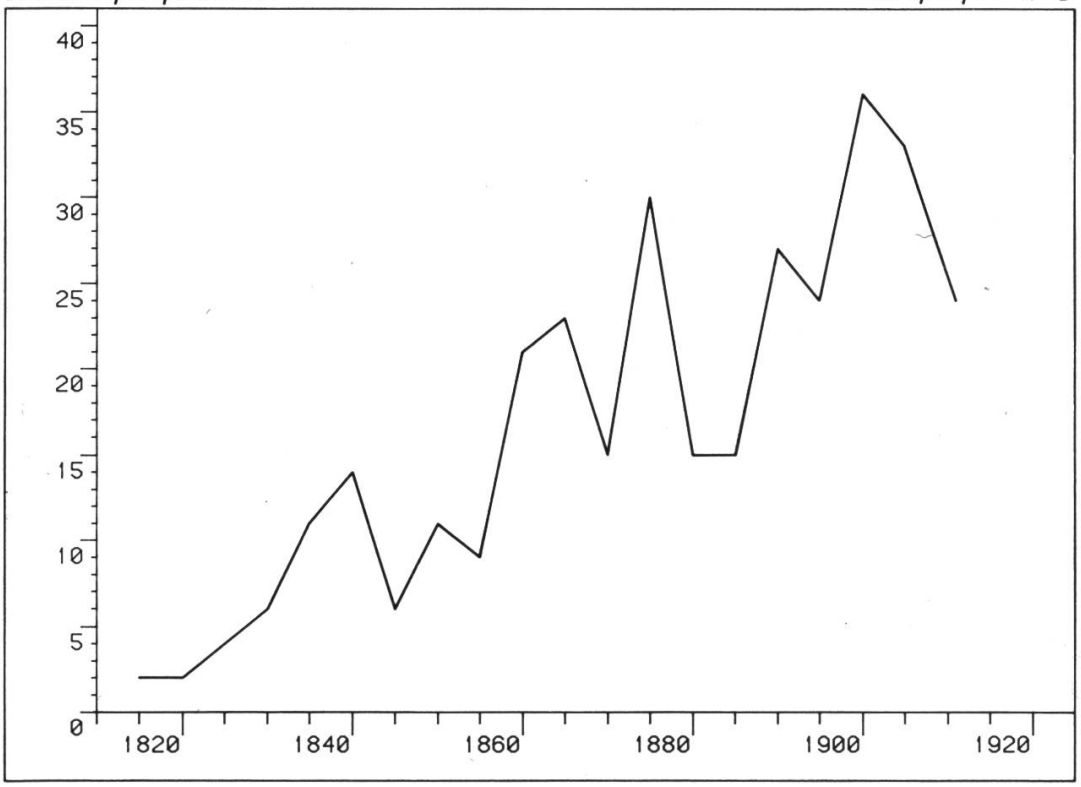
Graphique n° 4



Les opérations néo-médiévales en Suisse romande 1813-1914 *Graphique n° 2*



Les opérations néo-médiévales en Suisse romande 1813-1914
données quinquennales *Graphique n° 3*



GURE 5. NOMBRE D'OPERATIONS ARCHITECTURALES POUR 10'000 HABITANTS (MOY.1837-1910)

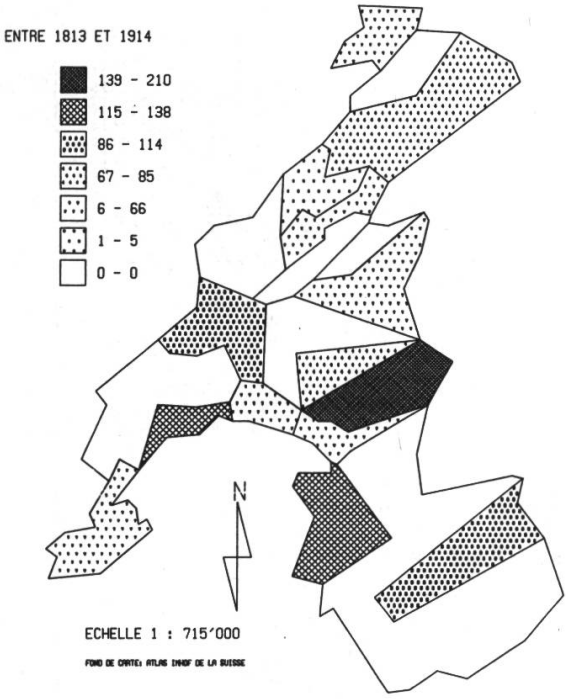


FIGURE 6. NOMBRE D'OPERATIONS NEOGOTHIQUES

CONCENTRATION -POPULATION : 0.357

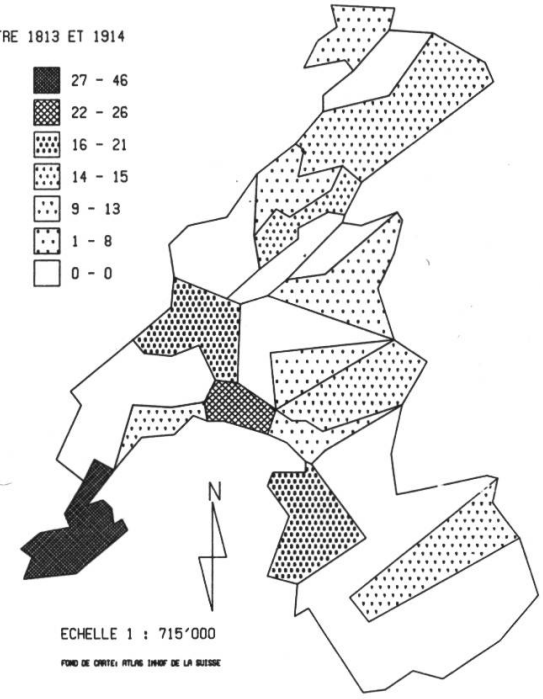


FIGURE 7. NOMBRE D'OPERATIONS NEOROMANES

CONCENTRATION -POPULATION : 0.643

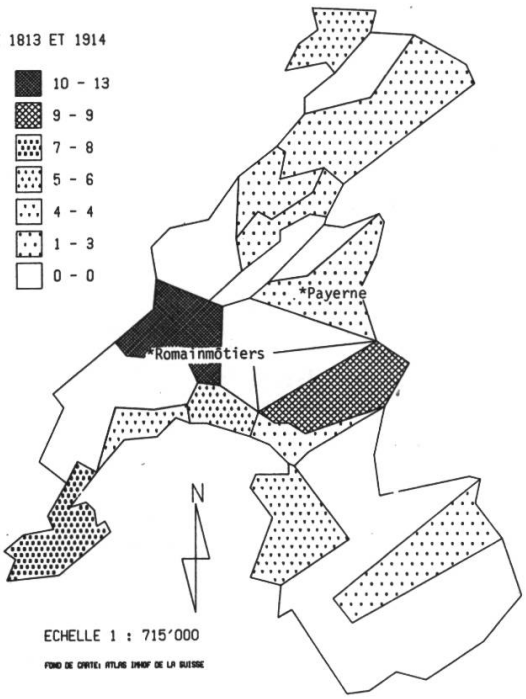
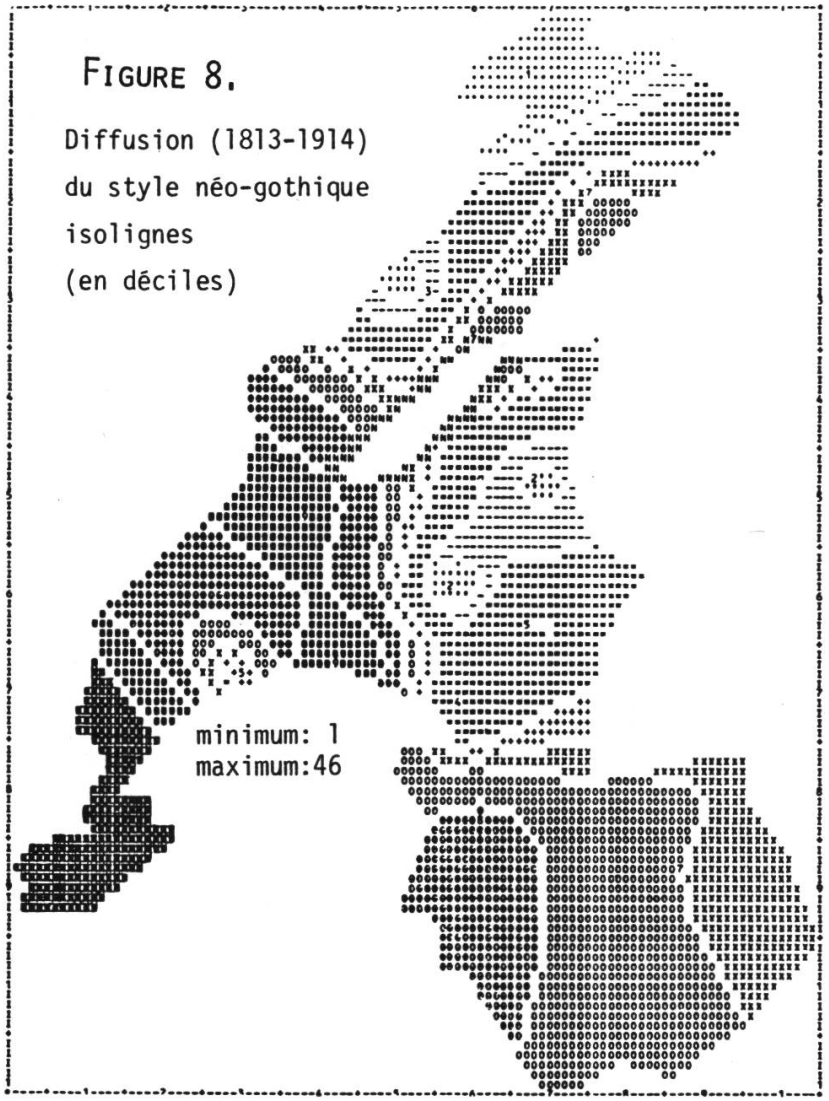
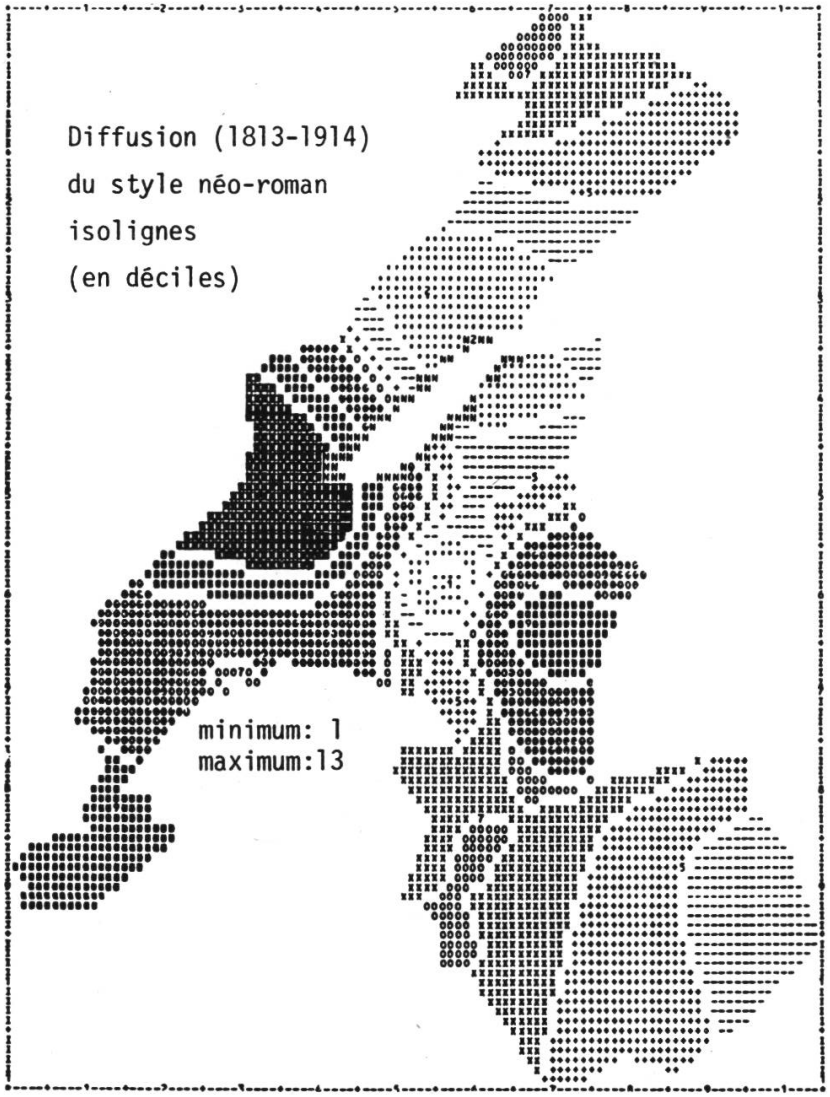


FIGURE 8.

Diffusion (1813-1914)
du style néo-gothique
isolignes
(en déciles)



Diffusion (1813-1914)
du style néo-roman
isolignes
(en déciles)